

COMPTE-RENDU

Séance 3 – mardi 30 novembre : séance consacrée à l'approche culturaliste. Avec [Jean-François Sirinelli](#) (IEP Paris)

1 TRAVAILLER SUR LES ANNEES 1960 : UNE ENTREPRISE IMPORTANTE ET DIFFICILE

- Une entreprise importante

Les années 1960 sont un tournant, le moment d'une mutation profonde de la société et de la culture française. La période 65-85 est, en ce sens, essentielle : c'est le moment d'accélération majeur de cette métamorphose.

La chronologie classique de l'histoire du XXe siècle, scandée par les deux guerres mondiales, n'est pas pertinente pour l'histoire culturelle. Au contraire, les années 1960 sont un moment essentiel de l'histoire française, à partir duquel plus rien ne sera comme avant. La mutation des modes de vie est même si rapide, qu'entre avant et après cette période, la distance crée un « principe d'étrangeté » qui permet l'étude anthropologique. La France d'avant les années 1960 est bien « un monde que nous avons perdu »¹. C'est pourquoi une étude historique qui met en avant la rupture fondamentale qu'ont été les années 1960 a une importance au-delà d'elle-même : elle a des conséquences historiographiques, elle ouvre la voie à l'anthropologie historique de la France du premier XXe siècle².

- Une entreprise difficile

L'étude des années 1960 pose problème pour l'historien. C'est un domaine d'étude qu'il partage avec de nombreuses autres disciplines (comme les sciences sociales), mais qui ne sont pas affectées comme lui par le problème du recul historique. Ce problème se pose sous différentes formes :

- Un problème de pratique professionnelle : l'accès aux archives est limité (par la législation, des archives encore souvent privées, etc.).

- Un problème de hiérarchisation des données : seul le recul permet de distinguer le singulier du général et l'accessoire du plus important. Un « événement » n'est pas reconnaissable en soi, mais dépend des phénomènes qu'il induit par la suite³.

L'étude des années 1960 a ainsi, pendant longtemps, connu un réel manque de légitimité et de reconnaissance universitaire. Le nombre de thèses aujourd'hui dirigées et soutenues sur cette période semble montrer que cette disgrâce tend à disparaître.

¹ Peter Laslett, *Un monde que nous avons perdu, Les structures sociales pré-industrielles*, Paris, Flammarion, 1969.

² Jean-François Sirinelli, *Comprendre le XXe siècle français*, Paris, Fayard, 2005.

³ François Dosse, *La Renaissance de l'événement*, Paris, Presses Universitaires de France, 2010.

Un pas fondamental vers la reconnaissance académique et universitaire a été franchi à la fin des années 1970 avec la création de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (IHTP), un centre de recherche du CNRS. Apparaissait alors l'idée de faire une histoire encore vivante, avec laquelle l'historien aurait encore des rapports, ne serait-ce que par l'intermédiaire de témoins encore vivants (l'IHTP travaille ainsi dès ses premières années d'existence sur les rapports entre histoire et mémoire à travers la question du témoignage). Deux problèmes se posent alors pour l'historien du temps présent :

- Un problème professionnel : le rapport à l'objet n'est pas le même selon la génération de l'historien. (Exemple : il n'est pas équivalent d'écrire sur mai 1968 quand on l'a vécu ou non).

- Le problème de l'échelle mobile du temps : l'histoire du temps présent s'installe sur des plages de temps de plus en plus vastes à mesure que les trente ans de recul nécessaire s'écoulent. C'est ainsi à la fin des années 1990 que l'IHTP organise une série de colloques sur « les années 1968 ». De même, la revue « Vingtième siècle » doit-elle changer de nom ?

2 LA « CULTURE JUVENILE »

▪ La (Les) Jeunesse(s) de la société française dans les années 1960

On peut noter deux raisons au « coup de jeune » de la France des années 1960 :

- Une raison démographique : 1/3 des Français en 1968 a moins de 20 ans. La tranche des 16-24ans représente 8 millions de Français sur 45 millions. C'est, bien sûr, une conséquence du Baby Boom, qui se traduit par une augmentation considérable du nombre de naissances entre le début des années 1940 et 1955⁴. En 1966, près de 12 millions de Français sont scolarisés.

- Ce phénomène est renforcé par l'effet de contraste avec la génération précédente : les « classes creuses ».

Certes, il y a une hétérogénéité irréductible de ces jeunes :

- En fonction de leur âge : en 1968 se côtoient ainsi deux générations :

- Les leaders : nés pendant la guerre ou juste après, ils ont eu 20 ans entre 1960 et 1965. Leur socialisation politique est donc antérieure à 1968, elle est marquée par la guerre d'Algérie, les débats avec le PCF, etc.

- La génération née plus tard, à partir de 1948 : c'est le cœur du baby boom, qui souvent n'a pas eu d'apprentissage politique avant mai 1968. Ce ne sont pas les leaders mais les manifestants, les « piétons de mai », qui font nombre, occupent les universités, etc.

- En fonction de leur profil sociologique : en 1960, seuls 10% des individus d'une classe d'âge vont jusqu'au baccalauréat ; à la fin des années 1960, ils ne sont que 20%. Ceux qui ont imposé leur mémoire sur mai 1968 ne sont donc que les 20% de bacheliers, un segment assez faible de leur classe d'âge.

Cependant, il faut, à l'inverse, noter l'homogénéité croissante de ces jeunes :

- Par contraste avec les générations précédentes : le nombre de diplômés reste faible parmi ces jeunes, mais il paraît très important lorsqu'on le compare à celui des

⁴ Jean-François Sirinelli, *Les baby-boomers. Une génération 1945-1969*, Paris, Fayard, 2003. Si, démographiquement, le volume des naissances se maintient après 1955, on n'est plus face au même phénomène : la fécondité décline – seul le grand nombre de parents (première génération des Baby-Boomers) explique donc le nombre de naissances – et l'expérience vécue est très différente pour un individu né en 1945 (qui entre sur le marché du travail en 1965) et pour un individu né en 1960 (qui entre sur le marché du travail en 1980).

années 1920 (génération de leurs parents) : moins de 3% de la classe d'âge atteignaient alors le baccalauréat.

- Par le brassage culturel : ces jeunes sont, dans une certaine mesure, marquée par une culture commune, la « culture juvénile », qui fait disparaître un certain nombre de clivages sociaux.

- Les quatre « P » des années 1960

Quatre « P » marquent cette génération :

- la paix : en 1962, se termine pour la France un siècle de guerre, ou de « *trend* belliqueux ». Pour la première fois depuis près de cent ans, le destin de ces jeunes générations ne sera pas de mourir pour la patrie.

- la prospérité : c'est la croissance la plus rapide et la plus continue de l'histoire de la France (6% de croissance au début des années 1970). Le niveau de vie moyen des Français double entre 1955 et 1970. Cette nouvelle génération entre de plain-pied dans cette prospérité : elle n'a pas connu les moments difficiles des années précédentes.

- le plein-emploi : le chômage s'élève à environ 400 000. Après 1974, en un an, on passe à 900 000 chômeurs, puis 2 millions au début des années 1980.

- le Progrès apparaît toujours en ligne d'horizon, y compris dans les idéologies antagonistes. Toutes promettent le progrès c'est-à-dire que demain sera meilleur qu'aujourd'hui.

- Les conséquences sur la culture

Or, ces caractéristiques des années 1960 (paix, prospérité, plein-emploi, Progrès) ne sont en rien déconnectées de la culture.

Ainsi, alors qu'en 1954, l'Abbé Pierre lançait son appel pour les sans-logis et les mal-logés, la décennie 1955-65 voit une amélioration importante de l'habitat, effet de la prospérité générale. Les familles nombreuses des Baby-Boomers, accèdent, dans les années 1960, à de plus grands appartements : chaque adolescent obtient, avec sa propre chambre, une autonomie spatiale, une intimité qui change son rapport à la culture.

La prospérité permet également l'acquisition de biens de consommation autrefois considérés comme superflus, comme l'appareil à transistor. Cet appareil (petit et bon marché), vient se substituer au poste unique et familial de la salle de séjour. Le nombre d'appareils à transistor est multiplié par quatre à l'orée des années 1960. C'est souvent le fait d'achats de jeunes, qui bénéficient donc, simultanément, d'une intimité dans leur habitat, et d'un accès personnel à la radio : c'est la naissance des programmes radiophoniques segmentés (d'autant que la télévision naissante s'adresse davantage aux adultes). Ainsi, l'émission quotidienne « Salut les Copains » emporte un succès croissant sur Europe n°1, entre 17h-19h (à la sortie des cours). En 1963, jusqu'à un tiers des jeunes français écoute l'émission : cette homogénéité de la pratique culturelle est sans équivalent par la suite.

Les jeunes deviennent, parallèlement, un acteur économique à part entière grâce à « l'argent de poche »⁵. Les publicitaires commencent à cibler spécifiquement les jeunes (cf. les publicités pour la société Teppaz, qui fabrique des transistors) et à évaluer le Chiffre d'Affaires potentiel qu'ils représentent.

⁵ Cf. François Truffaut, *L'argent de poche*, 1976, (Scénario et dialogues de François Truffaut et Suzanne Schiffman), 105 minutes.

- Les vecteurs de la culture juvénile

Les années 1960 sont le moment d'une révolution de la « culture sensible » (qui a déjà largement évolué dans les années 1930, avec un nombre de postes de radios multiplié par 12 en une dizaine d'années)⁶.

L'imprimé demeure l'un des premiers vecteurs de la culture juvénile, notamment par la bande dessinée dans les périodiques (comme l'hebdomadaire *Tintin*) et les albums. Le livre de poche fait également son apparition : la collection « Livre de Poche » naît en 1953, pour les adultes d'abord, puis très vite pour les jeunes. Certains écrivains connaissent le succès par le livre de poche, comme Boris Vian avec son roman générationnel *L'Écume des Jours*.

L'image n'est pas un vecteur essentiel de la culture juvénile des années 1960. La photographie est bien sûr présente, mais n'est pas propre à cette génération. Le cinéma est plutôt destiné aux adultes ; il est fédérateur, pour les familles. Quant à la télévision, la France accuse un fort retard d'équipement, qui est rattrapé dans les années 1960 (l'équipement des foyers passe de 6% à 60% en une décennie). Cependant, la télévision reste davantage un médium pour les adultes.

C'est donc bien le son qui est au cœur de la culture juvénile, à travers la radio que les jeunes s'approprient, en particulier grâce à des programmes de la fin d'après-midi et de la soirée. La culture juvénile s'incarne ainsi dans l'émission « Salut les copains », qui devient un journal sur papier glacé tirant au bout d'un an à 1 million d'exemplaires. Par mimétisme, des éditeurs créent une série de magazines pour les jeunes (*Mademoiselle Age Tendre, Nous les garçons et les filles*) et les partis politiques s'en soucient : le PCF crée ainsi son propre journal à destination des jeunes.

La mode vestimentaire intègre également cette culture juvénile (couleurs, imprimés, mini-jupes).

De plus, cette culture juvénile gagne et investit peu à peu la culture des adultes. Les tabloïds pour adultes comme *France Dimanche* et *Ici Paris*, s'intéressent progressivement aux stars des jeunes. Sheila devient la « petite fille d'un français moyen ».

- Deux versants de la culture juvénile des années 1960

La culture juvénile des années 1960 connaît, en réalité, deux versants.

Au début des années 1960 la culture « Yéyé » (traduction française des « Yeah, yeah » des chanteurs anglo-saxons) est encore entravée, avec un rock'n roll acculturé, en version française. Progressivement, on note une ouverture française au reste du monde. Les années 1963-66 restent comme la « parenthèse anglaise » : avec les Beatles ou les Rolling Stones, l'Angleterre est l'épicentre du monde de la musique et de la mode. Or, c'est l'époque des grands voyages linguistiques vers l'Angleterre, qui accroissent le contact avec cette nouvelle culture anglaise. A la fin des années 1960 ce sont les États-Unis qui donnent le ton de la culture mondiale : Woodstock réunit 400 000 personnes, mais marque bien davantage à travers le film et le disque réalisés à cette occasion. Il y a donc, entre le début et la fin des années 1960, une véritable transformation dans l'ouverture à une culture mondialisée.

Il existe également deux versants des années 1960 si l'on étudie le caractère potentiellement transgressif de la culture juvénile. Au début des années 1960, on voit naître une culture amoureuse innocente et inoffensive. Les chansons d'amour célèbrent des héros adolescents, sans que cette inversion générationnelle implique

⁶ Pour l'importance de cette « histoire du sensible », cf. par exemple Alain Corbin, *Le Miasme et la Jonquille. L'odorat et l'imaginaire social, XVIII^e-XIX^e siècles*, Paris, Flammarion, 1986 (1^{re} éd. 1982).

une transgression : c'est le règne du « flirt ». A partir du milieu des années 1960, cette musique se politise et s'érotise. L'évolution du chanteur Antoine (dans son style vestimentaire, le ton de ses textes, etc.) manifeste ce changement. En 1966 la chanson de Michel Polnareff « L'Amour avec toi » choque en faisant explicitement référence à la sphère de l'intime, du privé : elle n'est pas diffusée aux heures de grande écoute. La notion de ce qui est acceptable évolue considérablement en quelques années, puisque la chanson de Serge Gainsbourg « Je t'aime moi non plus » fait danser dans tous les campings à l'été 1969.

En conclusion, la « culture juvénile » des années 1960 est un objet d'étude intéressant, non seulement en lui-même, mais parce qu'il se dilate à travers la société française dans son ensemble, et à travers les sociétés (mondialisées). La culture juvénile est un phénomène dense et massif qui caractérise une génération jeune massivement présente dans la société des années 1960, mais qui insémine également la culture des adultes. C'est la première fois que la culture des jeunes modèle la culture des adultes. Cette culture juvénile est également l'une des premières à se mondialiser. Touchant à la fois toutes les générations et tous les pays, la « culture juvénile » est l'un des premiers exemples de culture de masse.